

la plus ancienne description de New-York n'est-elle pas due à la plume d'un de nos missionnaires, le P. Jogues ? Rien n'est plus mesquin que les annales de la Nouvelle-Angleterre comparées aux nôtres. Nos ancêtres se rendaient donc compte de leur existence sociale, observaient des événements, puisqu'ils les consignaient dans des écrits dont la valeur n'est contestée par personne. Les hommes éclairés qui en étaient les auteurs et dont le nombre était considérable, se trouvaient en contact journalier avec le peuple et lui faisaient part de leurs connaissances. D'ailleurs, il ne faut pas l'oublier, la population canadienne ne comptait guère qu'une dizaine de mille âmes à la fin du 17<sup>e</sup> siècle. Et cependant il existait déjà depuis longtemps des maisons d'éducation pour les deux sexes à Québec et à Montréal. M. Parkman observe lui-même que le collège des Jésuites de Québec fut fondé trois ans avant celui de Harvard.

Il serait facile de multiplier les preuves et de démontrer qu'ici le niveau intellectuel n'était pas inférieur à celui des populations anglo-américaines. Quant au reproche de superstition que l'auteur nous fait, nous l'admettons volontiers. La crédulité publique était grande dans notre pays à cette époque, comme partout en Europe ; mais du moins, chez nous, était-elle inoffensive ; tandis que dans la Nouvelle-Angleterre elle prenait un caractère de cruauté qu'on ne pourra jamais nous reprocher. M. Parkman sait mieux que nous le nombre des victimes qui dans son pays furent traînées au gibet pour cause de superstition ou de sorcellerie.

M. Parkman ter nous son histoire de l'Ancien Régime par un coup d'œil général sur les résultats de la conquête. On y remarque la phrase suivante : " L'Angleterre a imposé au Canada, malgré lui, le bienfait d'une liberté rationnelle et régulière." Nous sommes surpris de voir une pareille assertion sous la plume de M. Parkman. Lui qui possède si bien notre histoire devrait savoir que cet avancé est en flagrante contradiction avec la vérité historique. Il serait aussi vrai de dire que c'est l'Angleterre qui, après 1775, a imposé aux États-Unis leur indépendance. Nous avons conquis notre liberté politique avec notre sang et nos sueurs, comme les Américains leur indépendance nationale. C'est pour obtenir cette liberté que nos pères ont combattu depuis 1759 ; c'est pour elle que les victimes de 37 sont montées sur l'échafaud.

Notre peuple se proclame le féal sujet de la Grande-Bretagne ; et il reconnaît qu'elle a noblement réparé ses torts envers lui. Mais en même temps il reste fidèle à ses devanciers ; et il répète avec l'histoire que c'est grâce à leur héroïque résistance, pendant près d'un siècle, qu'il a conservé intactes sa religion, sa langue et ses lois. M. Parkman sait très-bien que la politique constante de l'Angleterre, qu'elle a consommée par l'acte de l'union des deux pro-

vinces canadiennes, a été l'anéantissement de notre nationalité. Le sort de l'Irlande ou peut-être même celui de l'infortuné Acadie nous était réservé si l'Angleterre n'avait pas craint le voisinage des États-Unis.

Et, puisque l'occasion se présente d'en faire la remarque pour quoi nos compatriotes n'ont-ils pas embrassé la cause des Américains en 1775 ? N'est-ce pas parce que les délégués des États-Unis n'avaient pas osé garantir aux Canadiens le peu de libertés qui leur était laissé ? Sans le fanatisme puritain, l'Angleterre n'aurait pas aujourd'hui un seul pouce de terrain dans l'Amérique du Nord.

Le livre de M. Parkman est un long réquisitoire contre l'Ancien Régime au Canada. D'après ses vues, l'introduction du système féodal modifié par la monarchie au profit de l'absolutisme, aurait été la cause principale de la décadence et finalement de la ruine de l'influence française en Amérique. La centralisation du pouvoir paralysait l'initiative individuelle, et fut l'obstacle constant qui arrêta le progrès de la colonisation. L'auteur exagère les défauts de la féodalité canadienne et ne fait ressortir qu'imparfaitement ses avantages. Chercheur infatigable, il a fait de notre histoire une étude minutieuse, et qu'on peut appeler microscopique. Avec une patience digne d'une meilleure cause, il ne laisse passer rien sans examen. Chaque fois qu'il découvre un défaut, il l'observe avec un verre grossissant. Aperçoit-il, au contraire, une qualité, il tourne son instrument bout pour bout. Il en résulte une peinture intéressante, savamment combinée, colorée avec art, où l'on découvre tous les traits de l'original ; mais qui produit l'effet d'un tableau de Hoggarth.

Le malheur de M. Parkman est d'écrire avec un système préconçu, avec une idée fixe qu'il veut faire prévaloir. Les idées modernes de civilisation, de démocratie et de républicanisme sont pour lui le type de la perfection sociale. Il oublie trop une vérité qu'il a exprimée lui-même quelque part : " Qu'il n'y a pas de panacée politique excepté dans l'imagination des rêveurs politiques." Les systèmes les plus populaires aujourd'hui, les progrès réels et prétendus dont le 19<sup>e</sup> siècle est si fier, feront peut-être sourire de pitié le siècle qui va venir. Nos idées lui sembleront aussi arriérées que nous paraissent aujourd'hui celles des siècles derniers. Pour juger une époque avec impartialité, l'historien doit avant tout se mettre au-dessus de toute préoccupation, de toute influence du moment. C'est à cette seule condition qu'il peut espérer que ses jugements seront confirmés par la postérité. Il doit prendre pour devise ce mot d'un grand peintre italien : *Aeternitati pingo.*

M. Parkman ne doit pas conclure de ce que nous venons de dire que nous soyons partisans de l'Ancien Régime. Nous sommes de notre époque et nous l'estimons pour ses qualités, et